sairement. L'étude d'une langue étrangère, sont éminemment propres à développer l'intelligence, à donner à l'esprit de la souplesse, de la pénétration et de la vigueur. C'est aussi ce que comprenait bien M. de Bonald lorsqu'il disait :

« L'étude d'une langue étrangère exerce le jugement, parceque traduire, c'est comparer, c'est réfléchir, c'est penser. »

« C'est par comparaison, écrivait Dussault, que l'esprit acquiert des idées plus nettes et plus justes, et des connaissances plus durables ; elle éclaircit nos perceptions, et grave dans notre intelligence, avec des traits plus profonds, l'image des choses qui, considérées isolément, n'y laisseraient qu'un souvenir vague et confus. »

Eugène. — Dans ce cas, mon cher, pourquoi ne pas préférer l'étude des langues vivantes, à l'étude des langues mortes, et surtout à l'étude du grec ?

Eusèbe. — Sans parler de la langue maternelle qui, cela va de soi, doit occuper le premier rang dans les études classiques, j'admets aussi, mon cher Eugène, que l'étude des langues modernes, par exemple, de l'anglais, de l'italien, de l'allemand et de l'espagnol, étant dans une certaine mesure utile et même nécessaire, à raison des pays qu'on habite, ne saurait être exclue de l'enseignement. Cependant, quelle que soit la haute importance, la nécessité relative de ces différents idiômes, ils ne suffiraient certainement pas, au dire des hommes compétents, à la haute formation intellectuelle ; ces idiômes seuls n'en feraient pas atteindre le but élevé.

Eugène. — Et qu'est-ce qui s'y opposerait donc ?

Eusèbe. — Il ne faut pas s'imaginer, mon cher Eugène, que la connaissance d'une langue ne soit utile qu'en raison de ses services immédiatement pratiques, de ses relations commerciales ou politiques ; ce serait là une erreur grossière bien facile à réfuter. Je te le demande, lorsque nous lisons les chefs-d'œuvre des Racine, des Fénelon, des Massillon, cherchons-nous précisément à dire ce qu'ont dit Racine, Fénelon, Massillon ? Non, n'est-ce pas ; nous ne songeons qu'à agrandir nos esprits, nous tâchons de surprendre le secret de ces immortels auteurs, afin d'a-

quérir, s'il est possible, l'élégance, la pureté de leur style, la richesse, la noblesse de leurs pensées. Il en est de même bien souvent de celui qui se livre à l'étude de quelque langue étrangère. Ce n'est pas précisément dans l'espoir de la parler, qu'il l'étudie ; mais uniquement dans le désir de puiser de nouvelles richesses dans la littérature de cette langue. Or, pourquoi donc ne pas chercher parmi les Romains et les Grecs des trésors plus abondants encore que nous n'en pourrions trouver chez les Italiens, chez les Anglais, chez tout autre peuple ? craindrions-nous de devenir trop riches ? Où trouver en effet, de plus grandes ressources que dans les modèles eux-mêmes ? Depuis quand les originaux en littérature (de même qu'en peinture et en sculpture, auraient-ils cessé d'être plus parfaits que leurs copies ?

Philippe. — Mais, savez-vous bien, mes amis, que notre entretien n'a plus le même ton qu'à son début ; il prend un caractère de plus en plus solennel.

Etienne. — Oui, je le crois, si l'on nous entendait pérorer, on nous jugerait dignes à coup sûr d'être admis au nombre des 40 immortels.

Eugène. — En attendant l'insigne honneur auquel Etienne fait allusion en ce moment, laisse-moi, mon cher Eusèbe, te faire part d'une pensée qui m'a traversé l'esprit, en t'entendant parler.

M. H. B.

(A suivre.)

A propos de "l'Etudiant" et du "Courvent."

N. D. — B.

Au *Rod F. A. Baillairgé*,

Ci-inclus \$1.50 donc \$1 pour abonnement à l'*Etudiant* pour 1887 et 50 cts pour le *Courvent* pour abonnement des années 1886 et 1887.

Continuez à nous faire du bien, à nous délasser, nous réjouir, rappelez tout ce qu'il y a d'aimable dans les souvenirs du Séminaire et du Collège. La lecture de ces aimables publications forme ma plus belle récréation du mois.

Croyez moi, etc.

A. J. L.